Et, mentalement, il répéta :

—Qu'est-ce que je fais sur la terre ? A quoi suis-je bon ? Est-ce que je ne dois pas, toute ma vie, travailler pour nourrir ce feignant de Jacques ?

Il avait le cœur bourré de la pauvre garçon, et pendant qu'il se désespérait ainsi, quelques passants s'étaient retournés pour regarder cet homme qui pleurait.

Pierre s'en aperçut.

Et replaçant avec effort sa boutique sur son dos, il alla en le pas dans la direction d'une maison voisine, en criant, d'une voix lamentable : A repasser les couteaux, ciseaux, à repasser les couteaux !

IV

Tandis que la scène entre la famille Frochard se déroulait sur la place publique, les grelots du coche de Normandie faisaient entendre leur carillon.

Le conducteur enlevait ses bêtes avec de vigoureux claquements de fouet.

Enfin la lourde voiture décrivit une courbe, et vint s'arrêter devant la porte du bureau.

Les employés, qui attendaient depuis longtemps, avec impatience, car la coche était en retard, se précipitèrent aux portières pour aider les voyageurs à descendre.

Alors commença le traditionnel concert des commissionnaires.

—Faut-il porter vos bagages ? ..

—Laissez-moi vous soulager de ce paquet, madame !

Puis les cochers :

—Demandez un fiacre..."

Et d'autres :

—Faut-il une chaise à porteurs ?"

Et comme tout ce monde encombraient les abords du coche, le conducteur continuait à faire claquer son fouet, en criant :

—Gare-là !... Gare !... Laissez au moins descendre les voyageurs !

.....
Au moment où Henriette et Louise débarquaient à Paris, où devait les attendre M. Martin, il n'est pas sans intérêt de savoir ce qui était arrivé à cet excellent homme, depuis que Lefleur était parvenu, ainsi qu'on l'a vu, à s'en débarrasser au moyen d'une forte dose de narcotique.

Aussitôt après le départ du valet du marquis de Presles, le cabaret n'était vidé peu à peu. Mais le garçon auquel Lefleur avait donné un bon pourboire, pour qu'il le prévint lorsque son soi-disant ami s'éveillerait, le garçon, disons-nous, n'avait eu garde de troubler le sommeil du gros homme qui ronflait comme une véritable toupie d'Allemagne.

—Dors, mon bonhomme, avait-il répété à mi-voix, chaque fois que son service l'avait amené auprès du dormeur, dors tant qu'il te plaira, ce n'est pas moi qui te dérangerai.

Pendant les deux heures suivantes que dura l'effet du narcotique, l'honnête bourgeois se vit, dans son paisible rêve, assistant à l'arrivée du coche dont il faisait descendre deux charmantes jeunes filles. Il les conduisait, tout joyeux, dans son logis, ou s'empressait de les installer la bonne Mme Martin. Puis, venait l'heure du souper, le récit de ce long voyage d'Evreux à Paris, et la soirée s'écoulait tout entière en une douce causerie qui remplaçait très avantageusement, aux yeux de M. Martin, l'éternelle partie de trictrac. Et lorsque enfin le brave homme s'éveilla, lorsqu'il put secouer l'engourdissement de ses membres et la stupeur de son esprit, les événements que nous allons raconter avaient eu le temps de s'accomplir et de lui faire perdre, pour toujours, la trace des deux orphelines.

Le coche d'Evreux était arrivé depuis quelque temps déjà.

Tous les voyageurs étaient descendus de la voiture, les uns se retirant à pied, d'autres montant dans les fiacres avec leurs paquets et des enfants ; quelques dames avaient pris des chaises porteurs.

Chacun avait, naturellement, hâte de regagner qui son domicile, qui l'hôtel ou l'auberge où il avait l'habitude de descendre.

Au bout de dix minutes, il ne restait plus devant le bureau que deux jeunes filles, dont personne ne s'était occupé jusqu'à ce moment, et qui paraissaient attendre, avec anxiété, l'arrivée de quelqu'un.

L'une d'elles regardait, en effet, tantôt dans la direction du Pont-Neuf, tantôt sur le quai de Conti. Puis, fatiguée de ne pas voir venir la personne attendue, elle reportait brusquement ses yeux d'un autre côté, fouillant du regard, aussi loin que pouvait porter sa vue, ce qu'elle apercevait de la rue Dauphine et du quai des Augustins.

A chaque instant, son attention était détournée par un commissionnaire qui venait lui offrir ses services, ou un cocher qui lui proposait sa voiture. Mais elle refusait poliment, disant :

—Merci ! Nous attendons quelqu'un ici...

Pendant le temps s'écoulait.

—Tu n'aperçois donc pas ce M. Martin ? demanda tout à coup une des voyageuses. Dis-moi, Henriette, ne trouves-tu pas qu'il tarde bien à venir ?

—C'est vrai, ma Louise. Mais ne t'impatiente pas trop. Lorsque l'on attend, le temps paraît toujours plus long.

—Mais il me semble qu'il y a au moins une demi-heure que nous sommes ici ?

—Il n'y a pas encore un quart d'heure, ma Louisa.

—Tu crois !

Et la jeune fille poussa un soupir...

—Tu t'ennuies ! fit Henriette.

—Que veux-tu, je n'ai rien pour me distraire, moi ! Et je t'avoue que tout ce bruit qui me bourdonne dans les oreilles me met le cœur tout en émoi. Je me sens perdue dans une immensité dont je ne peux pas mesurer l'étendue. Et, malgré moi, j'éprouve une impression.

—De peur ? que peux-tu craindre ? ne suis-je pas auprès de toi, comme un guide sur lequel tu peux compter ?

Instinctivement Louise s'était rapprochée de sa compagne et lui serrait le bras.

Puis, comme si elle eût voulu détourner la conversation de ce sujet attristant :

—C'est égal, Henriette, reprit-elle au bout d'un instant, je ne ne comprends pas que ce M. Martin nous fasse ainsi attendre. D'ordinaire, en pareil cas, on doit plutôt être un peu en avance.

—C'est vrai, ma chérie ; seulement, je crois que, depuis Versailles, chevaux on marché très vite, pour rattraper le temps perdu. C'est du moins ce que j'ai entendu dire au conducteur.

Louise sembla s'être contentée de cette explication, car elle garda le silence.

Seulement, ses mains appuyées sur le bras d'Henriette s'agitaient fiévreusement.

Pauvre aveugle ! si elle eût si elle eût pu se rendre compte que le jour commençait à baisser, que la place commençait à se dépeupler, que, depuis longtemps déjà, les derniers voyageurs du coche étaient partis, emmenés par les parents ou les amis qui étaient venus à leur rencontre, si elle avait pu voir qu'il n'y avait plus de fiacres à la station, plus de chaises à porteurs, et que les commissionnaires, eux-mêmes, avaient disparu, certes elle eût compris pourquoi son cœur se serrait, pourquoi elle avait peur dans ce Paris où elle venait d'arriver.

Henriette comprit-elle ce qui se passait dans l'esprit de l'aveugle ? Eut-elle un pressentiment de l'inquiétude qui dévorait sa compagne ?

Toujours est-il qu'elle voulut, par un moyen quelconque, distraire Louise, ne fût-ce que pour lui faire prendre patience.

—Tiens, dit-elle, faisons quelque pas ; il y a tout près d'ici un banc sur lequel nous pourrions nous reposer, en attendant M. Martin qui ne peut plus, maintenant, tarder beaucoup à venir.